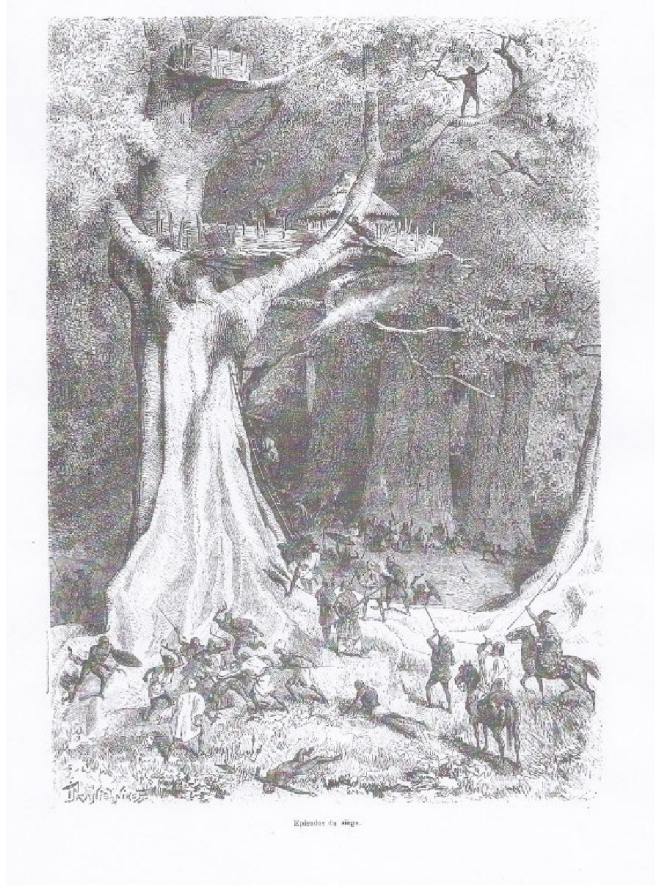


Dessin du géographe n° 35 : Ceiba Pentandra : une histoire du kapokier est aussi une histoire du dessin géographique

Arbre emblématique de l'Afrique, le Ceiba pentandra (un kapokier) se rencontre sur une vaste latitude, depuis les grands blocs forestiers guinéens jusqu'aux hautes savanes. Il peut constituer un marqueur de chefferie en ce qu'il est l'arbre le plus élevé de la zone soudanienne. Sa facilité de bouturage a servi dans le passé des constructions défensives arborées surprenantes, soit en lignes comme dans la région périforestière du pays yambassa (Cameroun), soit en bosquets défensifs, dont on retrouve les phytoruines dans l'interfluve Chari-Logone, à Kimré à l'est de Laï (Tchad).



En 1873, en visite auprès du Mbang du Baguirmi, Abu Sakkin (1858-1884), alors en lutte contre un rival installé à Massenya et soutenu par le royaume du Wadday, G. Nachtigal, l'un des grands découvreurs de l'Afrique centrale, rend compte d'une razzia baguirmienne à Kimré. Son récit, publié dans « Le Tour du monde<sup>1</sup> », est illustré de gravures signées de Y. Pranishnikoff<sup>2</sup> secondé, comme il se doit, par des graveurs-habilleurs pour les finitions : ombres, feuillages des arbres...

Des indications graphiques précises ont été données par G. Nachtigal lui-même, comme cela est indiqué dans le sous-titrage de certaines parties. A propos de ce que l'auteur allemand désigne comme « cotonniers géants », en raison de la présence de kapok blanc qui s'échappent de leurs capsules mûres, les Ceiba pentandra font l'objet de recommandations que les graphistes européens de l'époque auront de la peine à traduire.

Pour eux, la connotation de grand arbre ne peut être que celle du chêne. Sur la gravure, l'idée du bosquet-beffroi fait de Ceiba quasi jointifs se retrouve au second plan de la gravure « Kimré », p. 391. Le premier plan est entièrement occupé par un arbre hybride au sens graphique, qui, sur le plan de son architecture, rappelle les grandes charpentières et la disposition du feuillage du chêne. Toutefois, le dessinateur intègre une indication, sans doute appuyée, de G. Nachtigal, visant à faire apparaître les racines à contrefort propres aux Ceiba, et qui peuvent entre deux pieds voisins devenir coalescentes.

La scène rend compte de ces atmosphères de razzias particulièrement sanglantes et confuses. Le Dr. Nachtigal est mis en scène sur son cheval et scrute avec sa longue vue le haut des arbres. Parmi la bande baguirmienne, certains disposent de gurlum (armes à feu dérivées de la mousqueterie ottomane). Auprès d'eux, des païens (kirdi) voisins des Gabri de Kimré, Ndam, Tumak, sortes de supplétifs, apportent leur concours aux Baguirmiens. Ils disposent de boucliers de vannerie, plus petits que dans la réalité, et des couteaux de jet à deux branches.

Les « Kirdi » de Kimré, hissés sur des sortes de hunes sur le sommet des arbres, se défendent avec des lances en projetant également sur les assaillants des sortes de courts javelots de roseau ou de bois durcis au feu lestés d'un poids de terre cuite. On les trouve fichés sur le sol aux pieds des arbres.

<sup>1</sup> G. NACHTIGAL, 1880, « Voyage du Bornou au Baguirmi », *Le Tour du monde*, librairie Hachette et C<sup>ie</sup>, p. 337-416.

<sup>2</sup> Y. Pranishnikoff était un ami du marquis F. de Baroncelli, père de la « nacioun » gardienne. Il fréquenta donc assidument la Camargue et est enterré aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

A Kimré, pendant que certains bosquets défensifs fixaient la colonne de razzia, les autres avaient le temps de faire fuir les femmes et les enfants. Les Ceiba pouvaient difficilement être abattus par manque de matériel. Aussi certains sièges tournaient-ils court et, pour les autres, les résultats se révélaient bien maigres. Ici le second dessin



Plus d'un siècle plus tard, en 1978, nous avons redécouvert ce site dans la région de Kimré. Nous étions en présence d'une véritable mise sous scellés d'un paysage tel qu'avait pu l'observer G. Nachtigal et qu'il décrit comme « une futaie magnifique ». Les bosquets de Ceiba sont encore en place et continuent à dominer par leur majesté (30 à 40 mètres de hauteur) tout le paysage. Peu ont été abattus car ils ne gênent pas les cultures. Ils se répartissent de façon variable à quelques dizaines ou quelques centaines de mètres de distance. Pour chaque faisceau de Ceiba, on bouturait de cinq à sept pieds, très peu espacés (cf. dessin fig. 7 « Ceiba pentandra à Kimré », fig.7, p. 202)<sup>3</sup>. Ce que ne pouvait imaginer Y. Pranishnikoff, c'est la rectitude des fûts et surtout l'apparition des branches aux deux tiers de la hauteur, parfaitement perpendiculaires au tronc. Ces branches, en se croisant, favorisaient un entrelacs permettant de construire de solides platelages sur deux ou trois étages, sur lesquels on construisait des greniers de vannerie et on plaçait des réserves d'eau.

Chaque bosquet appartenait à une ou plusieurs familles. On ne vivait pas dans ces tours végétales, mais en cas de danger on y hissait par des échelles de corde les gens et le petit bétail.

Les habitations au sol sont dispersées, et cette dispersion s'accompagne d'un vaste parc arboré à la fois complexe et bien calibré<sup>4</sup>. Si le *Faidherbia albida* est absent de cette sélection d'arbres utiles, c'est que l'élevage bovin n'est pas possible à cette latitude ; on observe toutefois, à droite du dessin un *Prosopis africana* qui est également un arbre de restitution agronomique. A gauche du bosquet de Ceiba, c'est un *Ficus platyphylla*. Les *Ficus* spp. et les palmiers rôniers, également présents, sont les arbres de famine par excellence dans cet interfluve Chari-Logone, constamment sujet au passage d'armées de razzieurs. Les premiers donnent une production de sycones que l'on séchait et les seconds offrent des germes issus de drupes disposées en terre sous forme de véritables jardinets. Ces germes amylicés pouvaient assurer pendant de longs mois une alimentation de substitution à des récoltes de sorghos raziés ou brûlés.

Véritable conservatoire du passé, la région de Kimré témoigne encore des siècles de razzias récurrentes baguirmiennes et, auparavant, kuka, dam...

Christian Seignobos  
décembre 2010

<sup>3</sup> C. SEIGNOBOS, 1980, « Fortifications végétales au Tchad et au Nord-Cameroun », *Cahiers Orstom. Sér. Sc. Hum.*, vol. XVII, N°3-4, p. 191-202.

<sup>4</sup> Ce dessin à la plume et à l'encre de Chine reprend un croquis de terrain au crayon effectué lors d'un séjour à Kimré en 1978. Ce séjour avait pour but l'étude des architectures Gabri-Gulay-Ndam... Nous étions encore, nous autres géographes, dans le temps des inventaires et le dessin en question cherchait à retenir « l'ambiance » végétale liée à ces architectures.